

Laurent Chabin

TERRITOIRES DU NORD-OUEST



Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication, et la SODEC pour son appui financier en vertu du Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédits d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC

Conception graphique de la couverture : Marc-Antoine Rousseau

Composition typographique : Nicolas Calvé

Révision linguistique : Louison Rousseau

Correction d'épreuves : Myriam Cliche

© Laurent Chabin et Coups de tête, 2007

Dépôt légal – 3^e trimestre 2007

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISBN 978-2-923603-04-9

Diffusion au Canada : Diffusion Dimedia

Diffusion en Europe : Le Seuil

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Tous droits réservés

Imprimé au Canada sur les presses de l'Imprimerie Gauvin

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Chabin, Laurent, 1957-

Territoires du Nord-Ouest

ISBN 978-2-923603-04-9

I. Titre.

PS8555.H17T47 2007

C843'.54

C2007-941666-7

PS9555.H17T47 2007

FAR WEST

AU DÉBUT, ils avaient essayé avec des ours. Des bêtes énormes, tout en force brute et sans états d'âme. C'était spectaculaire, c'est sûr, et le succès avait été instantané. Les combats, ça réglait beaucoup de problèmes, autant dans les camps que sur les chantiers. Mais il avait vite fallu déchanter. Difficultés d'intendance, de mise en œuvre, et les coûts qui avaient dépassé toutes les prévisions, ça rongait les marges.

Les ours, évidemment, il en restait déjà plus beaucoup, il fallait aller les chercher dans les montagnes, plus loin vers le nord-ouest, en hélicoptère, un à la fois, dans des coins vraiment impossibles, parfois même au-delà du détroit — ce qui n'était pas sans risque vu que les gars d'en face, même après l'effondrement de la Soïouz Sovietskikh, n'avaient jamais été désarmés. Ça prenait du personnel qualifié et discret, du temps, du matériel. Les compagnies, elles avaient pas que ça à faire...

L'ennui, aussi, avec les ours, c'est que ça ne durait pas longtemps. Pas assez. C'est gros, un ours, et fort. Les survivants, justement, c'étaient les meilleurs. Des grizzlis ou des kodiaks bâtis en dur, féroces, méfiants, griffus jusqu'à l'os. Des massacreurs-nés...

Avant chaque combat, on les laissait quinze jours sans manger dans des cages en acier et on les excitait avec des bâtons ferrés, on les piquait au sang, on gueulait, on leur flanquait des coups de sirène dans les oreilles... Ils en devenaient dingues, étouffés d'une fureur mortelle. Ils se lardaient d'eux-mêmes sur les barreaux !

Alors évidemment, une fois dehors, le jeu était à peine commencé qu'ils t'éventraient les gars comme du papier de soie. Combats éclair ! Ça saignait fort, ça plaisait, on ne peut pas le nier, mais au bout d'un moment le public restait sur sa faim. Trop rapide. À peine commencé que c'était déjà fini... C'était les autres, dans les gradins, qu'il fallait calmer, rendus fous eux aussi par la vue du sang, les tripes arrachées, les membres brisés... On ne pouvait plus les tenir, ils allaient tout casser ! C'était pas le but de la manœuvre...

De toute façon, les ours, je l'ai déjà dit, il en restait pas assez. Ça ne pouvait plus continuer comme ça. Du pain et des jeux, tout le monde était d'accord, mais les jeux il en fallait toujours plus et ça commençait à coûter cher. Vu la taille des territoires à gérer, les compagnies ne pouvaient pas envoyer à jet continu des hommes et des hélicoptères à des centaines, des milliers de kilomètres au nord rien que pour aller cher-

cher des ours, même des blancs. Elles en avaient besoin pour la surveillance et la prospection. Des hélicos comme des hommes.

Avec les chiens, il y a eu davantage de succès. D'abord, ça coûtait moins cher. Et puis — surtout —, avec des bêtes moins grosses, l'homme a sa chance. Ça équilibre. Il y a donc eu un regain d'intérêt et, par la même occasion, moins de problèmes. Les combats duraient plus longtemps, c'était du vrai spectacle. Là encore les spectateurs devenaient fous, l'adrénaline en ébullition et le sang aux yeux, mais au moins ils restaient rivés à leur siège jusqu'au bout, surexcités, gueulant à s'arracher les muqueuses, à se déchirer la carotide. Ils dégorgeaient leur bile, vomissaient leur stress, ils épuisaient en hurlements et en frissons ce que leur semaine de travail forcé leur avait laissé d'énergie...

Après ça, le système nerveux bien purgé, on pouvait les renvoyer au boulot dans les mines et les gisements. Ils rechignaient moins, ils savaient qu'au bout du compte il y aurait encore le spectacle, que ce serait de nouveau la grande fête du sang et que c'était pas pour rien qu'ils allaient s'arracher la peau des mains pendant des semaines...

Et le samedi suivant, on remettait ça. Une piste sablée, sous la lune, avec des palissades à hauteur d'homme, un cordon de sécurité, fusils d'assaut, musique, projecteurs... Sales gueules de rigueur, lunettes noires, même s'il faisait nuit depuis longtemps... On faisait commencer en retard, systématiquement, histoire de chauffer la foule. Ça s'amorçait

houleux, et puis, quand ça moussait bien cramoisi, qu'on sentait qu'ils allaient s'étriper eux-mêmes, descendre dans l'arène et tout foutre en l'air, on éteignait les lumières et on braquait les gamelles sur l'entrée des artistes.

Silence, tout d'un coup. Les poings restaient en suspens, les bleus ne faisaient plus mal, les têtes tuméfiées se tournaient vers la gueule d'ombre. Des mouvements fugaces, quelques silhouettes incertaines à peine détachées sur le trou noir de l'accès aux souterrains... Les gladiateurs !... Quelques secondes encore... Tension... Et puis les gars sortaient du trou, hésitants. Pas encore défripés... Ça les frappait dur aux yeux...

Ils s'arrêtaient net, aveuglés, foudroyés, les pupilles réduites à un trou d'aiguille par la violence des projecteurs. Mais pour ce qui était d'entendre, là, ils étaient servis ! Leur apparition provoquait un déchaînement de hurlements et de cris de mort qui couvraient la sono, pourtant à fond. Le public était debout, trépignant, bavant. Il avait le droit de lancer des projectiles sur les combattants et il ne se privait pas. Cailloux, bouteilles, chaînes rouillées, débris de toutes sortes ramassés sur les chantiers...

Les gars, étourdis par la lumière blanche et les rugissements, ça les réveillait brusquement ! Plus possible de reculer, on venait de refermer les grilles derrière eux... Alors, pour ne pas se faire lapider sur place, ils filaient vers le milieu de l'arène en hurlant à leur tour, rendus fous furieux, le sang aux yeux, prêts à mordre...

On leur demandait de la boucherie, ils allaient en donner ! Tout ce qu'on voulait ! Pas le choix, c'était ça ou crever dans l'heure. Les faibles, les pacifistes, les amis des animaux, ils se faisaient écharper par les spectateurs avant d'arriver au cœur de l'arène...

Ceux de la sécurité, on les avait fait disparaître à l'extinction des lumières, bien entendu. S'ils étaient là au début, avec leurs casques à visière et leurs boucliers, c'était pour provoquer la populace et exciter son ressentiment, pas pour protéger les uns ou les autres... Ça faisait partie du jeu. Une fois que tous étaient en scène, exit les chiens de garde ! Ne pas séparer les idoles de leur public... Et si l'idole mollissait, le public se chargeait de le lui faire regretter... On pouvait lâcher les chiens.

Les combats étaient à mort, bien sûr. Et le gagnant avait le droit de revenir. C'est ça ce qui est beau dans le jeu, c'est de croire qu'on peut gagner.

De toute façon, ça valait mieux que le trou.

Tout valait mieux que le trou. La gloire de l'heure, les hurlements de loups hystériques... Après deux ou trois combats, le vainqueur, le survivant était devenu un monstre à son tour, une star, un dieu vivant. Et pas trop dangereux, en deçà de certaines limites. Si ça durait trop, on rajoutait des chiens ou on se débrouillait pour trouver quand même un ours. Au pire, on le faisait égorger dans sa cellule. Par des jaloux, ça ne manquait pas. Roi d'un jour, une semaine maximum. Pas de quoi troubler l'ordre public...

Les chiens avaient un autre avantage, aussi. Les fauves nourris à l'homme, ils s'habituent au goût.

Ils font des pisteurs incomparables... On en gardait toujours une vingtaine, qu'on affamait par roulement, pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus de hurler leur douleur, jour et nuit, de dégueuler leur ventre vide. L'effet, déjà, était saisissant, pas mal dissuasif. Ils savaient bien ce qui allait se passer, les gars, dans les baraques, s'ils s'amusaient à jouer la fille de l'air.

Quand même, de temps en temps, un prisonnier réussissait à s'échapper. Un plus malin que les autres, toujours, un coriace. Les matons, ils attendaient que ça, évidemment. Le bruit courait même que certains soirs ennuyés, les gardiens faisaient semblant de regarder ailleurs, exprès, pour s'offrir une petite distraction. Alors le pauvre type, derrière ses planches, il se mettait à y croire. Il s'enfuyait dans la nuit, pas vu, il croyait, pas pris ! Naïf ! Comme ceux qui avant lui s'étaient figuré qu'ils allaient réussir, eux, là où tous les autres ont échoué... Sans blague !

Les gardiens, ils en jouissaient déjà dans leur culotte. Ils attendaient un peu, question de corser le jeu, et ils donnaient enfin l'alerte. Ça traînait pas ! On lâchait les bêtes, c'était la curée !... Libérés ! Plus de chaînes ! Plus de barreaux ! Pas longtemps, ils couraient, les monstres ! Ils sentaient la viande tout près, juste sous leur nez, à portée de pattes. Une viande vive, une viande facile, qui allait enfin éteindre l'incendie dans leurs ventres... C'était à mourir ! Tout de suite ils prenaient la trace. La faim plus la haine, ça leur donnait des ailes. Ils filaient comme des flèches, tout os, tout peau, tout muscle, les naseaux dilatés, les

yeux fous, la gorge en feu... Ils auraient bouffé des vieilles bottes sans les mâcher, sans s'arrêter de courir, rien que parce que ça sentait encore un peu le cuir...

Quand on les récupérait, tard dans la nuit ou tôt le matin, c'était devenu des agneaux. Les jambes molles, l'estomac plein, la gueule rouge jusqu'aux oreilles... Des anges. On les flattait, on leur passait la main sous le ventre et on les appelait par leur nom, ils se couchaient à nos pieds, les léchaient un peu en gémissant, ronronnaient, puis ils se retournaient sur le dos, tripes rassasiées, pattes en l'air, et ils se laissaient enchaîner de nouveau. C'est con, les chiens. C'est pour ça aussi qu'on les garde...

Malgré tout, les chiens, c'était encore du court terme. À grande échelle, ça ne valait plus grand-chose. Tant qu'il s'agissait de récupérer un fuyard ou d'amuser les ouvriers avec des jeux de cirque, c'était suffisant. C'était pas cher, rentable, facile à mettre en œuvre. Mais quand on règne sur des propriétés grandes comme des États et qu'on doit y faire la police soi-même parce qu'il y a pas un cul-terreux à des centaines de kilomètres à la ronde, pas un contribuable, personne à taxer, personne pour dénoncer, c'est insuffisant...

L'ordre, c'était ça la vraie question dans les territoires. Et la surveillance.

En ville, on avait appris à gérer ce genre de problème. Infiltrer les bandes, placer des balances, noyauter les comités de quartier et les clubs de lecture, utiliser les plus infimes compétences, celles des vieux

qui n'ont rien d'autre à faire qu'espionner leurs voisins — et que ça fait jouir —, ou des gamins qui distribuent les journaux d'annonces et connaissent toutes les portes...

Tout un réseau mis en place avec les années, les siècles, par des générations de flics, officiels ou non. Ça tournait tout seul, dans le fond. Un système basé sur les sentiments les plus largement répandus et les plus profondément enracinés — envie, haine, jalousie —, ça tient forcément la route. Quand tout le monde dénonce tout le monde, la contestation est éteinte avant même de prendre feu ; ça crée un équilibre. Mais là, dans les territoires du Nord-Ouest, entre terrains éventrés et lacs contaminés, il était plus question d'espions, de concierges, de vieilles le nez vissé sur leur fenêtre pour signaler les douteux et les obliques.

Plus personne, le vide sur des milliers de kilomètres. Les patrouilles, elles étaient aussi efficaces que des passoires...

Planter des clôtures, fallait pas y songer non plus. Les propriétés, elles s'étendaient déjà depuis les Rocheuses sur tout le nord des plaines, à perte de vue, pour se dissoudre dans les croupissures réchauffées de l'Arctique. Un trou réparé d'un côté, c'est dix autres qui se déchiraient en face, au-delà des horizons de gadoue, de fondrières, de permafrost. Une désolation infinie...

La flore ? Derricks, puits de mines, plates-formes... Baraquements et barbelés... Miradors...

La faune ? Des bulls, des excavatrices, des bandes transporteuses, des camions qui ressemblaient à des bousiers de plus de trente tonnes... Les bêtes, poil et plume, elles avaient disparu depuis longtemps quand je suis arrivé. Dès les premières années d'exploitation. Fallait bien occuper les gars, le dimanche. Ils faisaient des cartons sur les caribous, les loups, les renards. Sur les chiens de prairie, même, à la fin, quand il ne restait plus que ça. Ils les plombaient au lance-pierres parce que c'était plus sportif, que ça durait davantage. La cour de jeux commençait derrière les tas de scories, au bord des lacs irisés par les rejets des sablonnières. Personne les gênait, les gars, on n'avait jamais construit de route dans ces coins-là. C'était le royaume des tout-terrains, des déserts immenses de boue ou de poussière où les compagnies minières, exploitants de sables bitumineux ou déterreurs de diamants, régnaient sans partage. Le far west. Sans les Indiens — eux, ils étaient morts depuis longtemps, le nez plein de colle et les tripes saturées de résidus d'hydrocarbures.